

Les voyages forment la jeunesse

Ai-je bien fait d'acheter le journal ce vendredi matin ? Quand j'ai lu l'annonce « Vieille dame intrépide, téméraire, cherche compagnon ou compagne de voyage pour prendre le large. Contactez le 06-60-66-99-09. », j'ai sauté sur l'occasion. Après tout, qu'ai-je à perdre ? Ai-je bien fait de décrocher mon téléphone ? Je ne sais pas. Une drôle de voix a résonné à mon oreille : « Rendez-vous demain samedi à 20 heures sur le port face au voilier La Bérézina. Soyez à l'heure. Ne posez pas de questions. ».

Me voici sur le quai, face à l'horizon, à attendre la venue de cette « vieille dame intrépide ». Dans une autre vie, j'ai boulingué pas mal, j'ai été marin au long cours, je pense que je suis qualifié pour effectuer le voyage, quel qu'il soit, qu'on va me proposer. Les boulots ne courent pas les rues et cette proposition m'a semblé correspondre parfaitement à mes compétences. J'ai sacrément besoin de ce job : au chômage et sans famille, je ne suis pas loin de me retrouver dans la peau d'un SDF et cette perspective ne m'enchantait guère. Je suis tiré de mes réflexions par l'arrivée successive d'une femme et de deux hommes. Comme moi, ils s'arrêtent face au voilier. Discrètement je détaille les nouveaux venus. Ils ont l'air d'être aussi paumés que moi. La femme, la quarantaine usée, semble flotter dans ses vêtements élimés tant elle est maigre. Les deux types ont l'air en meilleure forme, ce qui les différencie c'est leur âge, l'un doit à peine avoir vingt ans, il me paraît un peu inexpérimenté pour assurer un convoi, si c'est bien de cela qu'il s'agit. L'autre a la cinquantaine bien mûre, peut-être un peu vieux pour le job, j'essaie de me persuader que je suis le mieux à même de remplir la mission.

Presque vingt heures, j'espère que la concurrence va s'arrêter là, pour l'instant, à part nous quatre, la jetée est déserte. Je regarde « La Bérézina », c'est une goélette qui n'a rien d'une « vieille dame intrépide ». Ce n'est pas un rafiot, au contraire, elle a belle allure et dans le soleil couchant, les cuivres du pont, rambardes et timonerie, paraissent rutilants.

Du rouf, sort un grand type taillé comme une armoire. En trois enjambées, il franchit la passerelle et s'approche de nous. « Madame et messieurs, vous êtes venus pour l'annonce, veuillez me suivre ». La voix est posée, pleine d'assurance. Un gars habitué à se faire obéir, on le suit, je ferme la marche. Nous pénétrons dans la cabine et à la demande du gars qui s'est présenté sous la qualification de « Richard Anderson, fondé de pouvoir de Madame Séléna Vickers, propriétaire de La Bérézina », nous nous asseyons autour de la table centrale.

Nous voilà à remplir un formulaire détaillé avec des questions évoquant tous les aspects de notre vie privée, état civil, coordonnées, situation familiale, parcours professionnel, compétences maritimes, loisirs. Puis un deuxième questionnaire nous est soumis, de santé celui-là. Groupe sanguin, antécédents, hospitalisations, prise de médicaments, liste des maladies, c'est interminable. « Inutile de tricher, nous vérifierons tout, nous avons les moyens de le faire et on vous fera passer une visite médicale ». Anderson ne s'embarrasse pas de fioritures, la mise en garde est claire. Il est quasiment vingt-deux heures quand nous en avons terminé. « Nous allons étudier vos candidatures et vous serez convoqués pour un entretien final avec madame Vickers » conclut Anderson en nous congédiant...

Je me suis renseigné via internet sur cette madame Vickers. Elle est discrète sur sa vie privée mais j'ai quand même déniché quelques infos. Il apparaît que c'est une milliardaire excentrique, héritière de son défunt mari, un magnat de l'acier. Quinze jours se sont écoulés, je ne crois plus à ce job quand un coup de fil me convoque de nouveau à La Bérézina. Cette fois-ci, nous ne sommes que deux, le jeune, qui se nomme Jonathan Rimier et moi avec ma trentaine fringante. « Monsieur Clavet, veuillez me suivre ». Anderson me fait entrer dans une vaste et luxueuse cabine. Une vieille dame cachée derrière de grandes lunettes de soleil est à demi-allongée sur sa couchette. Je m'assois sur la chaise qui lui fait face. D'une voix rauque, la voix que j'ai entendue la première fois, quand j'avais répondu à l'annonce, madame Vickers me soumet à un feu roulant de questions. J'essaie de faire bonne impression, je tente de la convaincre que mes compétences en matière de navigation lui assureront un voyage sans encombre. En même temps, les termes de l'annonce me reviennent en mémoire : « Vieille dame intrépide, téméraire ». Côté vieillesse, pas de doute madame Vickers paraît être une octogénaire bien avancée. Question témérité, j'ai des doutes, la milliardaire semble bien fatiguée, elle a le teint jaune, elle n'a pas l'air en bonne santé.

On me demande d'attendre dans le salon voisin pendant que Jonathan Rimier est à son tour sur la sellette. Enfin, le verdict tombe, je suis le gagnant ! Ma joie est immense, enfin on me fait confiance, d'un coup je retrouve ma dignité, ma fierté. On n'a pas encore discuté de mon salaire mais ce n'est pas une question primordiale et puis madame Vickers ne semble pas être pingre. Je n'ose pas aborder le sujet pour l'instant. Anderson reste avec moi pour régler les derniers détails. Départ dans trois jours, jeudi prochain, j'ai hâte d'y être...

Mon sac de marin sur l'épaule, je prends possession de mes quartiers à bord de La Bérézina. Je n'ai pas revu madame Vickers. Direction les Antilles, notre destination finale reste vague. Pour l'heure, je m'applique à guider le bateau pour le sortir du port, direction le grand large. Un léger vent d'ouest m'oblige à tirer des bords. La mer est belle, il est midi

quand les côtes françaises s'estompent dans une brume de chaleur. D'après les prévisions, on devrait faire la traversée dans de bonnes conditions, mais sait-on jamais avec la météo !

Le soir venu, Anderson me demande d'aller rejoindre madame Vickers, elle souhaite me parler. Un seau à champagne contenant un vin millésimé est disposé sur la table basse. « Monsieur Clavet, trinquons au succès de notre entreprise. Nous sommes maintenant dans les eaux internationales, n'est-ce pas ? » On dirait que madame Vickers n'a pas bougé depuis la dernière fois, toujours dissimulée derrière ses lunettes, toujours allongée sur sa banquette. Le champagne est bon. Malgré sa voix rauque, la conversation de madame Vickers est agréable, elle s'enquiert beaucoup de ma santé, sans doute redoute-elle un ennui qui mettrait la traversée en péril. Je la rassure, je me porte comme un charme et je suis heureux qu'elle m'ait fait confiance. Il fait chaud dans la cabine. Sans doute ma patronne est-elle frileuse, elle a dû couper la clim et mettre du chauffage. Je sens la sueur perler à mon front, d'un doigt j'écarte le col de ma chemise, je cherche l'air, je ne me sens pas bien. La tête me tourne, le bateau tangue, on va avoir du gros temps, madame Vickers devient floue...

Henrick Boggard, le chirurgien, rassure madame Vickers qui reprend conscience. « L'opération s'est très bien passée, vous avez maintenant deux reins tout neufs, en parfait état de fonctionnement », lui dit-il. « Non, ne parlez pas, reposez-vous ! » ajoute le chirurgien alors que madame Vickers fait mine d'ouvrir la bouche. L'homme chauve, âgé d'une cinquantaine d'années, n'avait eu aucun état d'âme quand Richard Anderson lui avait exposé les termes du contrat. « Madame Vickers est très fatiguée, elle doit subir une dialyse rénale chaque jour, il lui faut une transplantation, elle se fera sur son voilier, « La Bérézina », on y a aménagé une salle d'opération ». Radié de l'ordre des médecins à Prétoria après une opération qui avait mal tourné, Henrick Boggard louait désormais ses services clandestinement. Un parrain mafieux, un oligarque russe, un dictateur dans une république bananière avaient ainsi prolongé leur vie grâce à son intervention. Sachant que la curiosité est mal venue dans ce genre de transaction, il n'avait pas posé de questions sur le donneur. Sa compatibilité avait été vérifiée en amont, il n'avait eu à se préoccuper que du transfert et il avait remarquablement accompli son travail. Madame Vickers récupérait à vue d'œil, elle retrouvait une nouvelle jeunesse, il lui faudrait seulement prendre avec sérieux ses médicaments antirejet.

Quand il vint sur le pont prendre l'air et s'aérer l'esprit, Henrick Boggard entrevit Anderson qui, à l'avant du bateau, passait un long paquet par-dessus bord.